

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

JOURNAL POUR TOUS.

“La lecture est le premier des plaisirs.”

Vol. 1.

OTTAWA, 18 FÉVRIER, 1879.

No. 25

LE CHOIX D'UNE FEMME

—Acceptes-tu ?

—Il faudrait pour cela que je vendisse mes hauts fourneaux.

—Bah !

—Je suis industriel comme tu es agriculteur, propriétaire d'usines d'un magnifique rapport. Dieu a béni mes efforts, et je suis riche. J'emploie six cents ouvriers, j'ai fondé un village...

—Tu es marié ?

—A une digne et charmante femme.

—As-tu des enfants ?

—Une fille.

—Comment s'appelle-t-elle ? demanda Marcellin.

—Lydia, mon petit ami.

—Je voudrais bien la connaître ! s'écria l'enfant en prenant la main de M. de Charmont.

—J'espère que tu nous raconteras ton histoire, dit le comte de Morenne.

—Ce soir, après le dîner.

Bernard de Charmont avait beaucoup changé à son avantage, sa physionomie était devenue sérieuse et l'habitude des grandes pensées et des hautes combinaisons l'avait rendue imposante sans sévérité. Entre le jeune homme d'autrefois et l'homme mûr d'alors existait la différence qui sépare les illusions de la réalité, les penchants vertueux de la fidèle pratique de la vertu.

Après le dîner, la famille se réunit dans le verger sous une tonnelle de houblon et de chèvrefeuille ; Bernard s'assit sur un fauteuil de bois vert, Auguste prit place sur un banc, Marcellin demeura debout appuyé sur l'épaule de sa mère.

—Mes amis, dit M. de Charmont, vous savez dans quelles circonstances j'abandonnais le Lyonnais pour l'Auvergne. La sauvagerie pittoresque de ce pays me parut une protection ; il est plus difficile de traquer un proscrit dans les défilés des montagnes qu'un plaine découverte ; ensuite, ma nourrice y demeurait. J'étais sûr de trouver chez elle un abri et de l'amitié. Je fis la route de Lyon à Clermont à pied pour ménager mes ressources. Je me présentai le soir à la ferme de la Mathurine. En me reconnaissant, l'excellente femme fondit en larmes ; la famille tint conseil ; pendant un mois je passai pour le cousin de Grand-Pierre, le mari de ma nourrice.

—Lorsque j'eus annoncé à ces braves gens que mon intention était non-seulement de travailler pour vivre, mais de me livrer à la spéculation, Grand-Pierre se frappa le front et s'écria avec vivacité :

—J'ai votre affaire, monsieur le comte ! On peut acquérir pour quelques assignats ce qui vaudra des centaines de mille francs dans quelques années... Tous les pays vous sont indifférents, sans doute... Il s'agirait de descendre jusqu'aux Pyrénées, et de mettre, ou plutôt de remettre en exploitation des mines de fer abandonnées. Du temps que ces mines appartenaient à un fermier général, mon frère y était contre-maître. Maintenant l'usine est à moitié démolie, le ruisseau ensablé, les terres avoisinantes en friche. Je vous le répète, mines abandonnées et bâtiments ruinés seraient vendus pour rien par la commune. Dans la crainte de vous compromettre, le contrat sera passé au nom de Robert, mon frère. Il vous donnera des contre-lettres, et lorsqu'il sera possible de régulariser ce marché, vous le ferez pour plus de sûreté. Personne ne s'etonnera de voir mon frère acheter cette propriété, dont il fut presque le gérant. Avec votre savoir, monsieur le comte, et le dévouement de quelques braves gens, vous pouvez aisément refaire votre fortune.

—La proposition de Grand-Pierre m'enchantait. Les deux frères négocièrent l'acquisition ; les cinquante louis et les économies du fermier soldèrent l'usine et un immense terrain. Je m'installai immédiatement dans deux chambres restées à peu près habitables, et je chargeai Grand-Pierre de trouver des ouvriers.

—Robert et Grand-Pierre me secondèrent si admirablement, qu'au bout de trois années j'avais payé mes dettes, fait réparer l'usine, et que l'exploitation marchait d'autant mieux que les conquêtes du Consulat absorbaient à la fois la fonte, le fer et l'acier. Ma fortune s'augmenta rapidement, j'employai bientôt un nombre considérable d'ouvriers ; je ne me contentai pas de leur payer le salaire des heures de travail ; ils eurent, dans une juste proportion, une part de mes bénéfices. Il s'agissait de réconcilier le peuple avec la noblesse, le travailleur avec le propriétaire, l'ouvrier avec le patron. Après les avoir ramenés à l'ordre et

au travail, il fallait les gagner à la famille et à la religion. Je ne pouvais seul remplir cette dernière partie de ma tâche. Pour adoucir les esprits aigris, consoler les souffrants, visiter les pauvres, donner un conseil qui ne ressemble pas à une leçon, il faut une femme dont la délicatesse de cœur s'épanche sur tous.

—Je trouvais la campagne que mes vœux appelaient, l'aide dont j'avais besoin pour ma tâche difficile ; j'épousai Blanche de Clusac, élevée au milieu des tristesses de l'exil.

—Depuis dix années, nos cœurs n'ont pas un seul jour cessé de battre à l'unisson.

—Nous avons éprouvé des pertes cruelles ; notre premier enfant est mort ; la faillite d'un banquier nous a mis à deux pas de l'abîme ; deux fois la révolte a grondé dans mes ateliers, et Blanche m'a suivi au milieu des ouvriers mutinés. Aujourd'hui, payé de mes peines et de mes travaux par un bonheur que j'apprécie, je n'ai plus rien à demander à Dieu, puisque nous sommes réunis.

Auguste et Bernard s'embrassèrent ; M. de Morenne raconta à son ami ce que nous connaissons de sa vie, et lorsqu'Auguste eut reconduit M. de Charmont dans sa chambre, celui-ci prenant un portefeuille :

—J'ai fait deux parts égales de ma fortune ; voici la tienne. Je garde mes terres, mes hauts fourneaux... tu sais à quelles conditions j'ai jadis accepté...

—N'en parlons plus ! n'en parlons jamais ! s'écria Auguste.

—Mais ton fils ?...

—Marcellin aura le nécessaire.

—Tu m'avais promis !

—Ne m'afflige pas en insistant.

—Eh bien, soit ! dit M. de Charmont avec un sourire : il nous reste un moyen de tout concilier... Tu n'as qu'un fils, Dieu ma donné une fille... Réunissons nos espérances, notre amour et notre fortune sur ces têtes chéries... Qu'ils s'épousent plus tard... la dot de la fille acquittera la dette du père.

—De grand cœur ! répondit M. de Morenne.

—Tu fais le serment de le unir.

—Ce désir sera l'expression de ma volonté suprême.

—J'élèverai Lydia dans la pensée qu'elle doit être la femme de Marcellin.

—Mon fils grandira dans la même attente.”

Tous deux s'embrassèrent de nouveau ; leurs cœurs débordaient ; il fut cependant convenu que l'on n'informerait les deux enfants des intentions de leurs pères qu'à l'âge où ils pourraient comprendre à quoi les obligeait ce paternel souhait.

Après un mois de séjour à Morenne, M. de Charmont partit.

Auguste lui promit d'aller avec toute la famille lui rendre cette visite au printemps suivant.

Hélas ! les deux amis ne devaient plus se revoir.

Madame de Charmont, malade de la poitrine, fut emmenée en Italie par son mari, qui réalisa sa fortune ; l'année ne s'écoula pas avant la mort de la jeune femme.

Rempli de crainte pour la santé délicate de Lydia, qu'il croyait atteinte du mal héréditaire, Bernard demeura dix années entières à Florence et à Naples, et ne songea au retour qu'au moment où sa fille compta dix-neuf ans.

A cette époque, madame de Morenne était veuve, la dernière recommandation de son mari avait été celle-ci :

“ N'oublie pas que Charmont a ma parole ! ”

Marcellin s'était incliné sous la main de son père, et avait à son tour pris un engagement formel.

IV

“ Voyons, cher enfant ! dit madame de Morenne en s'emparant de la main de Marcellin, il n'y a vraiment pas là de quoi t'alarmer si fort. La première fois que nous favons entretenu de ces projets, ils ont paru te sourire.

—Il est vrai, ma mère ; l'étrange même de ce mariage me plaisait. La vie active de M. de Charmont, la noblesse de son caractère me charmaient et excitaient en moi une admiration sincère. Les souvenirs que j'avais gardés de sa visite à Morenne, l'idée que je me faisais de Lydia, me jetaient dans de romantiques pensées. Mais depuis, ma mère, mes impressions se sont modifiées ; je n'ai plus regardé ce mariage que comme le dénouement d'un roman, intéressant à la lecture ; j'ai réfléchi, et je me suis sérieusement effrayé. Cette jeune fille inconnue, qui revient après dix ans passés à l'étranger, réalisera-t-elle l'idée que je me fais de celle qui doit être ma compagne ?

“ Si tu savais, mère chérie, ce que je rêvais, tandis que, couché aux pieds des grands arbres, je laissais flotter la brise sur le cou de la fantaisie.

“ Je ne demandais à celle qu'appelaient mes vœux intimes d'autres richesses que les qualités du cœur,

d'autre beauté que celle de l'âme et de l'intelligence.

“ Un peu d'or de plus ou de moins ne fait rien dans la balance du bonheur.

“ Je la voyais blonde comme les blés, belle comme toi, avec une figure moins grave, couronnée de ses tresses comme une tête dessinée par Albert Durer. Sa pose était chaste, recueillie ; elle ne riait pas, mais ses lèvres allaient sourire. Elle ne baissait point à terre les yeux humides et voilés comme des yeux d'enfant ; au contraire, elle les levait vers moi avec une sereine assurance, et paraissait me dire : Je suis celle que tu attends ; la femme forte dans sa faiblesse, timide et rougissante devant les hommes, courageuse quand il s'agit de se dévouer et de souffrir ! La louange banale de la foule m'embarrasse, mais un éloge de toi me rend heureuse. Tu es bon, loyal et doux ; ton but est le bonheur caché, la félicité qui se dérobe à l'œil des curieux ; tu m'as appelé, me voilà ! Si quelque considération étrangère te détourne de la voie dans laquelle tu devais me rencontrer, c'en est fait de ta joie en ce monde !

“ Voilà ce qu'elle me disait, ma mère.

—Ce sont des rêveries, mon fils, répondit madame de Morenne d'une voix indulgente et tendre. Tu passes de si longues heures à errer dans le parc que ton imagination s'est créé une chimère.

—Dont la réalité existe ; car enfin tu devais ressembler à ce portrait quand mon père t'a choisie.

—Je devais être moins souriante, mon fils ; mes malleurs étaient trop récents encore !

—Oui, mais tu avais des goûts simples, tandis que Lydia...

—J'étais pauvre et Lydia est riche... Tes préventions m'affligent, Marcellin ; cette jeune fille est belle... tu as vu son portrait.

—Dois-je m'en réjouir, ma mère ? Sans doute la compagne sur qui nos yeux se reposent doit posséder la beauté, mais, à mon avis, une beauté plus morale que physique, plus intérieure que visible. La beauté est un reflet. Celle qui deviendra ma femme sera peut-être belle pour moi seul, et la foule ne comprendra pas ce qui me charmera davantage en elle. Lydia possède une beauté souveraine, incontestable ; ses traits sont réguliers et sa taille majestueuse ; mais si je ne vois dans ses yeux que le désir de briller et que la coquetterie dans toute sa personne, cette beauté me causera plus de tourments qu'elle ne me donnera de bonheur. Encore une fois, ma mère, j'ai été gâté. Je vous ai vue sans cesse occupée de votre mari et de votre fils, vous oubliant pour eux,

leur donnant toute votre vie. Ne me grondez donc pas d'avoir peur... dans cette circonstance, la crainte est une sagesse...

—Mon enfant, reprit madame de Morenne, je n'aime point les opinions préconçues ni les théories... Pourquoi te délier de l'éducation que M. de Charmont a donnée à sa fille ?

(La suite au prochain numéro.)

Avec le présent numéro finissent les premiers six mois d'abonnement. Nous espérons que les quelques personnes qui n'ont souscrit que pour six mois continueront à recevoir le *Journal pour tous* et qu'elles nous feront parvenir le montant des autres six mois, car il ne faut pas oublier que notre journal est strictement payable d'avance.

HYGIENE DE LA FAMILLE.

Quelques considérations sur la nutrition en général.

L'EAU ET LE SEL.

L'idéal de la nutrition comprend une série nombreuse de phénomènes en apparence disparates, et qui présentent cependant une homogénéité merveilleuse.

Par cette examen, on arrive à se rendre un compte exact du travail de la nutrition, dans les êtres doués de vie et de mouvement.

En effet, qu'entend-on par nourriture si ce n'est une guerre continuelle que se livrent entre elles les matières animées ? Ainsi, on peut considérer l'axiome *mors tua, vita mea*, comme le véritable programme de la nature.

Tout procède, dans ce travail, avec une harmonie et un ordre admirables : végétaux et animaux forment un ensemble destiné à transformer en différents éléments les matériaux qui concourent à leur entretien.

Mais ce qui frappe surtout notre intelligence, c'est la méthode suivie par la nature pour la conservation et la multiplication des êtres au moyen de la nourriture.

Ainsi, les végétaux extraient de la terre le liquide qu'ils font circuler dans leur organisme, et le convertissent en tissus, qui constituent, à leur tour, la nourriture des herbivores. Ceux-ci les transforment en chair et autres matières animales, qui servent à leur tour d'aliments aux animaux carnivores.

La conversation de la vie se résume donc en ces termes. *Vivre aux dépens des êtres vivants, et cesser de vivre pour servir à l'existence des autres créatures.* C'est ainsi que la vie engendre la mort, et que de la mort naît la vie.

La science a donné des noms spéciaux aux différentes créatures qui peuplent la terre, pour indiquer les substances, dont chaque famille compose sa nourriture.

Ainsi, il y a les insectivores, herbivores, carnassiers, fructivores, etc., etc.

L'homme est l'être qui résume en lui toutes ces prérogatives. Il approprie à son usage toutes les substances nutritives, et on peut l'appeler, en conséquence, la synthèse de l'animalisation.

L'hygiène de la nourriture de l'homme est donc, par ce fait, très-compiquée, parce qu'elle renferme une foule de préceptes dont la connaissance est indispensable pour conserver l'organisme dans son état physiologique.

La première substance qui réclame spécialement notre attention est l'eau.—Notre sphère est un composé de terre et d'eau. Les mers intérieures, qui sont comme le cœur de notre globe, font circuler, jusque dans les plus infirmes parties de l'organisme cosmique, ce liquide qui est la source de la vie et du mouvement.

L'eau est aussi le corps qui unit tous les atomes des matières solides; sans elle, l'existence du monde serait impossible. Il n'est pas un corps qui n'en contienne une quantité plus ou moins grande.

Le corps humain, par exemple, est composé de 80 parties aqueuses sur 20 parties solides. Par ce seul fait, on comprend le rôle important que joue l'eau dans notre nourriture habituelle.

L'histoire anthropologique constate que, depuis le commencement du monde, les peuples, à quelque degré de civilisation qu'ils soient parvenus, ont toujours cherché, pour leurs établissements, les localités où les eaux potables étaient nombreuses et abondantes.

Mais l'eau, précisément à cause de son état liquide, se trouve souvent chargée de corps qui peuvent être des poisons très-actifs.

Il ne suffit donc point d'avoir à sa portée des eaux potables en abondance, il faut aussi connaître les substances étrangères qui entrent dans sa composition.

C'est ce que nous appellerons l'hygiène de ce breuvage.

Nous ne pouvons, dans une simple causerie, faire l'analyse des eaux différentes, qui sont à notre portée, mais nous pouvons indiquer les choses à éviter et les moyens d'assainissement de certaines eaux.

En général, les eaux troubles sont malsaines, et lorsque la nécessité oblige à en faire usage, il faut les passer au filtre.

Les eaux stationnaires offrent aussi des inconvénients, car elles contiennent des substances toxiques.—Les eaux de source sont bonnes, pourvu qu'elles ne contiennent pas en dissolution des matériaux nuisibles à la santé.—Les eaux de citerne sont bonnes aussi, à la condition qu'elles ne nous arriveront pas par des conduits de plomb, de zinc ou de cuivre.

Filtrer l'eau des fleuves ou des rivières est une précaution indispensable; et l'on ne doit, dans aucun cas, boire l'eau fournie par la glace ou la neige fondues.

Il est donc dangereux de mettre des morceaux de glace dans son verre pour rafraîchir le breuvage, mieux vaut, de toute façon, mettre le vase qui contient l'eau au milieu de la glace.

L'eau fraîche est, en général, la meilleure et la plus saine des boissons, et nous ne devons jamais en être privées; son rôle est si important dans notre organisme, que le manque d'eau ne tarderait pas à amener dans le corps humain les plus déplorable résultats.

DR. B.

(A continuer.)

DE TOUT UN PEU.

DÉFI.—M. Marcel Thibert, qui réside au No 209, rue Greene, New York, défi aucun joueur de dames (jeu polonaise) pour \$5.00 de la partie en montant. Ce défi est lancé à tous ceux qui liront ce paragraphe et à tous leurs amis, pour un temps illimité. Joueurs de dames, prenez avis.

Un legs remarquable fut celui fait par le capitaine Philip Thickness dans son testament trouvé le 24 juillet 1793: "Je laisse à mon fils, lord Audley, ma main droite qui devra être coupée après ma mort. Je désire qu'elle lui soit envoyée afin que cette vue puisse lui rappeler son devoir envers Dieu, après avoir si longtemps oublié son devoir envers son père qui autrefois l'aimait avec tant d'affection."

Un jour le R. P. Etienne, avant dernier Supérieur général des Lazaristes, reçut la visite d'un protestant. Ce personnage, connaissant tout le bien que font dans le monde les Sœurs de charité, avant d'imaginer de fonder dans le protestantisme une association du même genre. Il pria le vénérable religieux de vouloir bien lui communiquer les règlements des Filles de St. Vincent de Paul. Le R. P. Etienne se prêta à ses désirs, et il porta la condescendance jusqu'à lui faire visiter plusieurs établissements de charité. Ce brave protestant, après avoir été ainsi traité, ne se possédait pas de joie en pensant qu'il allait doter son pays d'établissements pareils. Le Rév. Père lui dit:

—J'admire vos intentions, votre bonne volonté; mais je vous déclare que vous ne réussirez pas.

—Eh! pourquoi donc? s'écria le protestant. Ne m'avez-vous pas fourni toutes les instructions nécessaires?

—C'est vrai, répliqua le P. Etienne, je vous ai donné la machine; mais il vous manque la vapeur.

L'almanach Catholique pour 1879 qui vient de paraître montre qu'il y a actuellement dans la Grande Bretagne 21 archevêques et évêques Catholiques Romains, 2,175 prêtres et 1,386 églises. Ces chiffres montrent une augmentation sur ceux de l'année précédente de 39 prêtres et 38 églises. En Ecosse on la hiérarchie n'a été rétablie que récemment, il y a 6 évêques, 272 prêtres et 264 églises ou cures.

UN ANCIEN QUÉBECQUOIS.

Il y a plus de 30 ans, résidait à Québec un pâtissier du nom de M. Charles Eaton, qui tenait sa boutique et son magasin à l'entresol de l'ancien édifice du *Chien d'Or*, rue Buade, occupé alors par l'imprimerie de feu M. Thomas Cary, et qui fut consacré plus tard à l'ancien bureau de poste.

La taille naine de ce pâtissier fut une cause de succès pour son établissement. On venait de partout pour le voir, et en retour il écoulait avec profit ses bonbons.

Un jour, un campagnard entre dans le magasin de ce pâtissier, et croyant s'adresser à un enfant, il lui dit:

—Je voudrais, petit, voir ton père, pour acheter des bâtons de crème, des pain-d'épices et des petits *ch'val*.

—Ch'val vous-même, répond le pâtissier indigné, mon père, dit-il brusquement, c'est moi-même.

—Vraiment! répliqua le campagnard, ma foi, je n'aurais jamais cru qu'un enfant pouvait être père, et encore moins son propre père!

Un autre jour, un étranger entre dans le magasin de notre pâtissier, pour faire des emplettes de bonbons; l'épouse du propriétaire de cet établissement servait au comptoir, c'était une femme de forte taille. Comme il terminait ses achats, l'étranger voit entrer un tout petit bonhomme dans le magasin portant une casserole chargée de pâtisseries:

—Tiens! il est bon le petit, de travailler comme ça; c'est votre enfant, sans doute, madame? dit l'étranger.

—Non, monsieur, au contraire, c'est le père de nos enfants: vous voyez là mon mari. Tableau!

Une foule d'incidents de ce genre contribuèrent pour beaucoup à augmenter la clientèle de ce pâtissier-main, qui vint de mourir à New-York, le 18 Janvier dernier, à l'âge avancé de 82 ans. M. Eaton avait résidé environ 45 ans à Québec, et avait laissé cette ville depuis longtemps.

LE MIROIR.

Suite et Fin.

QUATRIÈME LETTRE.

Je suis mère, Anais, mère d'une petite fille, et je ne puis la voir! On la dit gentille à croquer; on prétend que c'est ma miniature vivante, et je ne puis l'admirer!— Hélas! combien est fort l'amour maternel! j'ai consenti sans regrets à ne pas envisager l'azur du ciel, l'éclat des fleurs, les regards de mon époux, de mes parents, de ceux qui m'aiment, et il semble que je ne puisse me resoudre à ne pas voir mon enfant!—Oh! si le bandeau de crêpe qui couvre ma vue pouvait tomber une minute, une seconde seulement si je pouvais la regarder comme on regarde l'éclair qui disparaît, je serais heureuse... j'aurais de la fierté pour toute la vie!

Edmond ne peut pas me servir de miroir ici; —il y a beau me dire que ce chérubin a des cheveux blonds frisés, de grands yeux bien volontaires, un sourire de carmin, à quoi cela me sert-il?... je ne puis pas voir mon enfant adorée quand elle me tend les bras!...

CINQUIÈME LETTRE.

Mon époux est un ange! Sais-tu ce qu'il fait?

Il me fait soigner depuis un an à mon insu, il veut me rendre la lumière, et le médecin, c'est lui!... lui qui a embrassé un état que réprouvait sa trop vive sensibilité, pour disputer une victime aux infirmités humaines.

—Ange de ma vie, m'a-t-il dit hier, sais-tu que j'espère ?

—Est-il possible ?

—Oui, ces lotions que je te faisais adopter, sous prétexte qu'elles embellissaient le visage, n'étaient que les préparatifs d'une opération bien autrement importante.

—Laquelle ?

—Celle de la cataracte.

—Ne trembleras-tu pas ?

—Non ; ma main sera sûre, car mon cœur sera dévoué.

—Oh ! lui ai-je dit en l'embrassant, tu n'es pas un homme, toi, tu es un ange de commisération.

—Hélas ! observa-t-il, embrasse-moi encore, laisse-moi jouir de ces derniers moments d'illusion.

—Que veux-tu dire, mon ami ?

—Que bientôt, Dieu aidant, tu verras.

—Et alors ?

—Alors tu me verras tel que je suis, insignifiant et laid.

À ces paroles, il m'a semblé qu'un éclair se faisait dans ma nuit ; c'était ma pensée qui s'illuminait comme un flambeau.

—Monsieur, lui ai-je répondu en me levant, si vous ne croyez pas à mon amour, si vous supposez que, quelque soit votre visage, je ne sois pas votre esclave empressée, laissez-moi dans mon néant, dans mon chaos éternel.

Il ne m'a pas répondu, mais il m'a pressé la main.

L'opération, m'a dit ma mère, pourrait être tentée dans un mois.

Je me suis rappelée les détails que j'ai demandés sur mon époux.—Maman m'a dit qu'il était grêlé ; papa affirme qu'il a les cheveux très-clair-semés... Nicette, notre bonne, soutient qu'il est vieux.

Être grêlé, c'est être la victime d'un accident.

Être chauve, c'est un signe de puissance intellectuelle, a dit Lavater.

Mais être vieux... c'est dommage... Et puis, si la nature suivait malheureusement son cours, s'il devait mourir avant moi... j'aurais moins de temps à l'aimer.

Enfin, chère petite, si tu te rappelles les histoires du *Magasin des Enfants* que nous lisions ensemble, toi des yeux et de la voix, moi de l'esprit et du cœur, tu avoueras que je suis quelque peu dans la situation intéressante de la *Belle et la Bête*, — sans avoir la ressource du miracle de la transformation.

En attendant, prie pour moi ; car, si Dieu nous assiste, qui sait si je ne pourrais pas bientôt lire tes lettres adorées !

LETTRÉ DERNIÈRE

O mon ami ! ne regarde pas la fin de cette lettre avant d'avoir lu le

commencement... Prends la part de mes douleurs, de mes péripéties et de mes joies en suivant leur marche naturelle ..

L'opération a eu lieu... il y a quinze jours... Une main tremblante s'est posée sur mes yeux... J'ai poussé deux cris terribles, puis il m'a semblé voir le jour, la lumière, la couleur, le soleil ; puis un bandeau a été immédiatement remplacé sur mon front brûlant. Guérie ! j'étais guérie ! il ne fallait plus qu'un peu de patience et de courage, Edmond m'avait rendue aux douceurs de l'existence.

Mais, faut-il te l'avouer, j'ai fait une imprudence... J'ai désobéi à mon médecin ; il ne le saura pas ; d'ailleurs il n'y a pas de danger, aujourd'hui, même dans ma ténacité.—On m'avait apporté ma fille à embrasser, Nicette la tenait sur ses genoux ; l'enfant disait de sa voix douce : *Maman !* Je n'ai pu y tenir... j'ai soulevé mon bandeau !

—Ma fille, oh ! qu'elle est belle ! me suis-je écriée, je vois !...

Nicette a bien vite ramené le mouchoir sur mes paupières ; mais je n'étais plus seule dans l'obscurité ; ce visage de chérubin retracé par le souvenir, illuminait désormais ma nuit...

Hier ma mère est venue m'habiller : on a été longtemps à ma toilette ; j'avais une belle robe de soie, un col garni de malines, les cheveux arrangés à la *Marie Stuart*. Quant mes atours ont été complets, ma mère m'a dit :

—Ote ton bandeau.

J'ai obéi, et bien qu'un demi-jour regnât dans l'appartement, il me sembla que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

Je serrai ma mère, mon père, mon enfant sur mon cœur...

—Tu as vu, dit mon père, tout le monde excepté toi-même...

—Et mon mari, m'écriai-je, où est mon mari ?

—Il se cache, dit ma mère.

Je me souvins alors de sa laideur, de sa toilette, de ses cheveux rares et de son visage labouré par une maladie épidémique...

—Pauvre et cher Edmond ! dis-je, qu'il vienne ; il est pour moi plus beau que l'Adonis.

—En attendant ton entrevue avec le seigneur et maître, reprit maman, admire-toi, regarde-toi dans la glace ; tu peu t'y mirer longtemps sans péché, si le temps perdu t'est compté.

J'obéis, un peu par complaisance, un peu par curiosité... Si j'étais laide... si on m'avait caché ma laideur comme ma pauvreté... On me conduisit à ma psyché, et je jetai une exclamation de joie car j'étais charmante à croquer avec ma taille fine, mon teint rosé et mes yeux un peu éblouis, qui semblaient deux saphirs agités.

Toutefois, je ne pouvais me voir

bien à l'aise, car la glace tremblait sans cesse et mon image, réfléchi sur sa surface brillante, avait l'air de danser de joie.

Je regardai derrière la psyché pour voir ce qui la mettait en mouvement.

Un jeune homme en sortit, un beau jeune homme aux grands yeux noirs, à la taille imposante, et dont l'habit élégant était orné de la rosette de la Légion d'honneur.

Je rougis en le voyant et en songeant que j'avais été aussi folle devant un étranger...

—Regarde donc, me dit ma mère, sans prendre garde à lui, comme tu es blanche et rose.

—Maman ! m'écriai-je.

—Mais voyez donc ces bras de duchesse allemande...

Et elle relevait sans scrupules mes manches au-dessus du coude.

—Mais, maman, dis-je, y songes-tu ? devant un étranger ?

—Un étranger ? C'est un miroir.

—Je ne parle pas de la glace, mais de ce jeune homme qui se trouvait derrière, comme un amoureux de vauville.

—Eh ! sotté, s'écria mon père, ne sois pas honteuse, c'est ton mari.

—Edmond ! m'écriai-je.

Je fis un pas pour l'embrasser.

Puis je me reculai, tant il était beau, tant j'étais honteuse !... Aveugle, j'avais aimé de confiance... c'était un nouvel amour qui faisait battre mon cœur... augmenté encore par la générosité de cet homme d'élite, qui avait fait dire partout qu'il était laid pour me consoler de mon aveuglement.

Edmond se mit à mes genoux ; maman me poussa dans ses bras en essuyant ses larmes.

—Que vous êtes belles ! me dit mon mari avec extase.

—Flatteur ! m'écriai-je en baissant les yeux.

—Non ; quand j'étais seul votre miroir, je vous l'ai toujours dit... et voyez ! mon confrère, que vous avez consulté, est du même avis que moi.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.